

## La Bretagne et les Bretons vus par Stendhal

L'on connaît deux voyages de Stendhal en Bretagne, en juin 1837 et en octobre 1838. Mais seul le voyage de 1837 a donné lieu à un compte-rendu sous la forme des *Mémoires d'un touriste* publiés en 1838<sup>1</sup>. Lors du congrès de Nantes en 1983 nous avons fait une communication intitulée *Stendhal, touriste en Bretagne* où nous avons essayé de montrer ce qui relevait du journal de voyage réel ou imaginaire, ou du guide de voyage, genre très répandu à l'époque, même si le terme de *touriste* qui indiquait une nouvelle manière de voyager était propre à Stendhal<sup>2</sup>. Conformément au thème proposé pour ce congrès nous nous attacherons à ce que Stendhal a observé sur la Bretagne et ses habitants, ou ce qu'il prétend avoir vu, autrement dit à l'image qu'il veut en donner en laissant de côté ce qui concerne l'urbanisme, les monuments, les musées, les auberges, les moyens de transport.

### Interprétation du document

L'interprétation des pages des *Mémoires d'un touriste* consacrées à la Bretagne présente plusieurs difficultés. Le compte-rendu du voyage de 1837

<sup>1</sup> STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*, dans *Voyages en France*, éd. V. Del Litto, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1992, p. 1 à 418. Cette édition relève en notes les emprunts de Stendhal. Toutes nos citations en sont tirées et figurent sous le sigle MT.

Parmi les documents dont nous nous sommes servi nous signalons les travaux de Keiko SUGIMOTO qui nous ont été aimablement communiqués par l'auteur : *Le genre du journal de voyage, étude sur les «Mémoires d'un touriste» de Stendhal*, mémoire de D.E.A., université de Sorbonne Nouvelle, Paris III, 1997 ; «Le récit de voyage face au stéréotype, à travers la représentation de la Bretagne dans les *Mémoires d'un Touriste* de Stendhal», *Revue de langue et littérature françaises* n° 19, Société de Langue et Littérature Françaises de l'Université de Tokyo, mars 1999, p. 113 à 147 ; *La question des genres chez Stendhal : le cas des «Mémoires d'un touriste»*, thèse de doctorat de l'université de Paris III, 2002, 367 p.

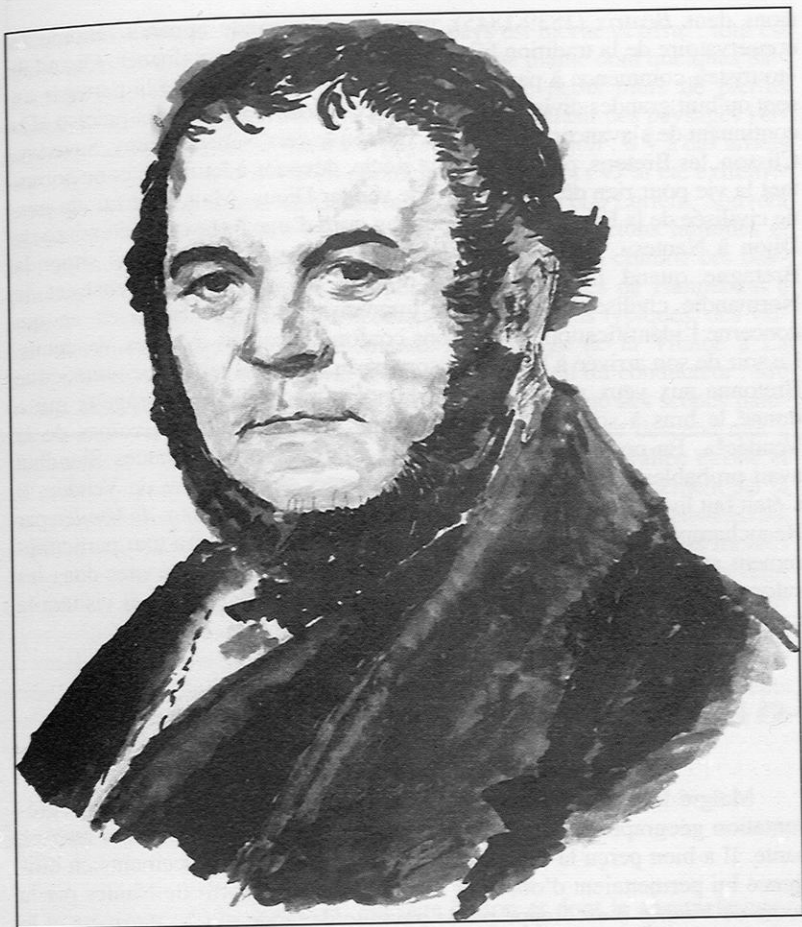
<sup>2</sup> CHANTREAU, Alain, *Stendhal et Nantes*, Société Nantaise d'Etudes Littéraires, 1983, 136 p. «Stendhal, touriste en Bretagne», *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome LXI, 1984, p. 307-317.

ne correspond pas exactement au voyage réel que l'on connaît partiellement grâce au *Journal* reconstitué<sup>3</sup>. En 1837, Stendhal est arrivé à Nantes le 2 juin au soir. Il y est resté une semaine au cours de laquelle il a fait une excursion à Saint-Nazaire, le 7 juin. Il a quitté Nantes pour Vannes le matin du 9 juin. L'on ne sait rien sur le reste de son voyage en Bretagne qui fut court puisque le 23 juin il était au Havre<sup>4</sup>. Il est donc certain que Stendhal n'a pu voir qu'une partie de la Bretagne. Dans les *Mémoires d'un touriste* le voyageur est censé être arrivé à Nantes le 24 juin au soir et y être resté douze jours au lieu d'une semaine. Il donne la date du 5 juillet pour son arrivée à Vannes, le 6 juillet il est à Carnac et à Auray, le 7 juillet à Lorient. Il est revenu à Vannes d'où il est reparti pour Rennes. De Rennes il poursuit son voyage jusqu'à Dol et Saint-Malo. Enfin il gagne la Normandie par la route de Dol à Pontorson, avec la seule mention de juillet pour son passage dans le reste de la Bretagne. Manifestement Stendhal n'a pas pu voir tout ce qu'il décrit. Il supplée à l'insuffisance de ses observations en utilisant des journaux de voyage, en particulier les *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France* de son ami Mérimée (1836) dont il recopie des pages entières sans que son ami s'en offusque, mais aussi le *Guide classique du voyageur en France, en Belgique et en Hollande* de Jean-Bernard Richard (1832-1833) et le *Guide pittoresque du voyageur en France*, ouvrage collectif dont il utilise les fascicules «Morbihan», «Ille-et-Vilaine» et «Loire-Inférieure» de 1838. Par ailleurs, il n'a pas pu ne pas être influencé par tout ce qui paraît sur la Bretagne, sur le pays, son histoire et ses habitants depuis *Les Chouans* de Balzac (1829) et qui a contribué, avec la célèbre carte du baron Dupin (1827) sur le taux d'instruction en France dont il fait mention, à créer à propos de la Bretagne ce qu'on a pu appeler un stéréotype<sup>5</sup>. Le texte que Stendhal livre dans les *Mémoires d'un touriste* n'est pas non plus tout à fait conforme à ses propres observations. Son récit est quelque peu romancé. Le voyageur se présente comme un marchand de fer, il s'invente des interlocuteurs pour mettre en scène ses propres réflexions et il enrichit son récit d'anecdotes, comme Stendhal l'avait fait pour ses journaux de voyages en Italie, *Rome, Naples et Florence* et les *Promenades dans Rome*. Malgré cette fiction c'est bien Stendhal qui parle et qui prend à son compte le récit et les commentaires. Il n'est pas facile non plus de situer la Bretagne dans la géographie

<sup>3</sup> *Journal*, dans *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade». 1981-1982, tome I, et tome II p. 1 à 424. Dans cette édition ont été intercalées dans le *Journal* proprement dit, composé comme tel, les notes des *marginalia* relevées dans les ouvrages de la bibliothèque de Stendhal que l'on pourrait qualifier ainsi de *Journal* reconstitué.

<sup>4</sup> MARTINEAU, Henri, *Le Calendrier de Stendhal*, Le Divan, 1950, p. 333.

<sup>5</sup> MT, p. 52. À propos du stéréotype on pourra lire l'article de Catherine BERTHO : «L'invention de la Bretagne, genèse sociale d'un stéréotype», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980, p. 45-62 et les ouvrages de Keiko SUGIMOTO cités plus haut (note 1). DUPIN, Charles, *Les Forces productives et commerciales de la France*, 1827.



Portrait de Stendhal par Södermark,  
interprété par Guy Brianceau

économique et morale selon laquelle il se représente la France. Stendhal oppose constamment Paris et la province, comme le fait aussi Balzac. Certaines grandes villes, comme Nantes, Bordeaux et Marseille, lui semblent donc appartenir à la même catégorie que Paris par leur urbanisme et leurs habitudes sociales, par leur modernité et leur aptitude au progrès, tandis que la province est pour lui un monde figé dans ses particularismes, et la Bretagne en est pour lui un exemple caractéristique. Il rejoint en cela Balzac qui visita Nantes et la région guérandaise en 1830 et transposa ses impres-

sions dans *Béatrix* (1839-1845), roman où Guérande apparaît comme le conservatoire de la tradition féodale et le type de l'immobilisme<sup>6</sup>. Quand le «touriste» commence à parcourir la France il se propose de la partager en sept ou huit grandes divisions. En ce qui concerne la Bretagne il précise «En continuant de s'avancer vers l'ouest, on trouve vers Nantes, Auray, Savenay, Clisson, les Bretons, peuples du XIV<sup>e</sup> siècle, dévoués à leur curé et ne comptant la vie pour rien dès qu'il s'agit de venger Dieu». Mais pour lui «la partie civilisée de la France» se situerait «au nord d'une ligne qui s'étendrait de Dijon à Nantes». Dans ces conditions on voit pas très bien où situer la Bretagne quand il oppose «la Bretagne dévote et courageuse et la Normandie civilisée<sup>7</sup>». La même imprécision apparaît aussi en ce qui concerne l'identification des Bretons confondus parfois avec les Vendéens. Le soir de son arrivée à Nantes en sortant du théâtre il remarque «une jeune Bretonne aux yeux noirs et à l'air, non pas résolu, mais courageux qui a donné le bras à son père et a représenté à mes yeux les héroïnes de la Vendée<sup>8</sup>». En commençant son voyage en Bretagne par Nantes Stendhal avait probablement pour but de se documenter sur la guerre de Vendée. Il s'était fait livrer à Tours les volumes de *l'Histoire de la guerre de Vendée* par Beauchamps<sup>9</sup> et pendant son séjour à Nantes il s'intéressera tout particulièrement aux récits de la guerre de Vendée qu'il entendra raconter dans les salons légitimistes et à l'aventure de la duchesse de Berry dont il visitera la cachette.

## Les paysages

Malgré les imprécisions sur la situation de la Bretagne dans sa représentation géographique de la France Stendhal en donne une vision intéressante. Il a bien perçu la variété des paysages que ses déplacements en diligence lui permettaient d'observer attentivement. Au sortir de Nantes par la route de Vannes il est frappé par le paysage de lande qui le désespère et le rend «sombre et découragé». «L'on se trouve comme perdu au milieu d'une vaste bruyère parfaitement stérile<sup>10</sup>. Il retrouve les mêmes impressions aux

<sup>6</sup> BALZAC, *Béatrix*, dans *La Comédie humaine*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», tome II, éd. Madeleine Fargeaud : «La France, et la Bretagne particulièrement, possède encore aujourd'hui quelques villes en dehors du mouvement social qui donne au dix-neuvième siècle sa physionomie». (p. 637). «Une des villes où se retrouve le plus correctement la physionomie des siècles féodaux est Guérande» (p. 638).

<sup>7</sup> MT, p. 51, 52-54.

<sup>8</sup> *Ibidem.*, p. 233.

<sup>9</sup> *Ibidem.*, p. 225 cf. 205.

<sup>10</sup> *Ibidem.*, p. 281.



environs d'Erdeven : «L'aspect général du pays est morne et triste ; tout est pauvre et fait songer à l'extrême misère ; c'est une plaine dont quelques parties sont en culture : celles-là sont entourées de petits murs de pierres sèches»<sup>11</sup>. En avançant à l'intérieur il aperçoit avec plaisir des paysages verdoyants : «De la Vilaine à Vannes le pays devient plus joli ; il y a des arbres bien verts»<sup>12</sup>. Il les retrouvera en approchant de Lorient : «J'ai été extrêmement content des paysages de Landévant à Hennebont et à Lorient. Souvent j'apercevais des forêts dans le lointain. Ces paysages bretons humides et bien verts me rappellent ceux d'Angleterre... Rien de joli comme ces bouquets de bois que l'on rencontre pendant les trois lieues de Hennebont à Lorient»<sup>13</sup>. Il est frappé aussi de découvrir des sites plus typiques, des vallées encaissées remontées par la marée. Au passage de la Vilaine à La Roche-Bernard il est descendu de voiture sur le conseil du conducteur : «Je n'avais pas fait deux cents pas que j'ai été surpris par une des scènes naturelles les plus belles que j'aie jamais rencontrées. La route descend tout à coup dans une vallée sauvage et désolée ; au fond de cette vallée étroite et qui semble à cent lieues de la mer la Vilaine était refoulée rapidement par la marée montante. Le spectacle de cette force irrésistible, la mer envahissant jusqu'aux bords cette étroite vallée joint à l'apparence tragique des rochers nus qui la bornent et du peu que je voyais encore de la plaine m'a jeté dans une rêverie animée bien différente de l'état de langueur où je me trouvais depuis Nantes»<sup>14</sup>. Même impression devant le site d'Hennebont : «Hennebont est située d'une façon pittoresque et parfaitement bretonne, c'est-à-dire sur une petite rivière qui reçoit de la mer le flux et le reflux, et par conséquent de petits navires venant de Nantes. Mais l'on ne voit point la mer et rien n'annonce son voisinage»<sup>15</sup>.

## La mer

La mer si caractéristique du paysage breton et dont le spectacle intéresse toujours Stendhal tient une place restreinte dans sa description de la Bretagne. Il est vrai qu'il n'a pas recherché systématiquement à voir la mer. Les côtes bretonnes ne font pas partie de son itinéraire. Quand il a descendu la Loire de Nantes à Saint-Nazaire, il a accepté de continuer au-delà de Paimbœuf jusqu'à Saint-Nazaire «pour voir la pleine mer»<sup>16</sup> mais comme il

<sup>11</sup> *Ibidem.*, p. 282.

<sup>12</sup> *Ibidem.*, p. 283.

<sup>13</sup> *Ibidem.*, p. 295.

<sup>14</sup> *Ibidem.*, p. 281.

<sup>15</sup> *Ibidem.*, p. 305.

<sup>16</sup> *Ibidem.*, p. 244.

y avait de la tempête il n'est pas descendu à l'arrêt du bateau comme la plupart des passagers. Manifestement il n'avait pas l'intention de voir la côte et de poursuivre jusqu'à la ville typiquement bretonne de Guérande comme Balzac l'avait fait quelques années plus tôt. De la diligence sur la route qui le mène de la Vilaine à Vannes il note : «Pendant ces dix lieues de chemin nous avons aperçu l'admirable baie du Morbihan»<sup>17</sup>. Dès le soir de son arrivée à Vannes il essaie en vain de voir la mer en suivant le canal, mais il ne savait pas qu'elle était si loin et il doit revenir à l'auberge déçu et fatigué<sup>18</sup>. Même déception à Lorient où dès le matin il court pour voir la mer : «Hélas ! point de mer, la marée est basse ; je n'ai trouvé qu'un très large fossé rempli de boue et de malheureux navires penchés sur le flanc en attendant que le flux les relève». Il devra se contenter de louer une barque dont le matelot lui «expliquait toutes les parties du port militaire en le faisant voguer vers la mer»<sup>19</sup>. Ce n'est qu'en arrivant à Saint-Malo qu'il peut apercevoir d'un côté «la grande mer» et de l'autre un immense bassin de boue humide avec, comme à Lorient, «de pauvres navires couchés sur le flanc»<sup>20</sup>. En se promenant sur les remparts il jouit enfin d'un spectacle qui l'intéresse : «Je me suis arrêté souvent pour considérer soit les îlots noirs et déchirés par les vagues qui défendent Saint-Malo contre les lames de la grande mer, soit la colline couverte d'arbres qui, à droite du golfe de Saint-Servan, s'avance fort dans la mer»<sup>21</sup>. Comme il l'avait fait à Lorient, il a «pris un bateau pour faire le tour des îlots noirs qui gâtent beaucoup la vue de Saint-Malo du côté de la mer», puis il l'a fait longer «la jolie côte couverte d'arbres qui termine l'horizon au couchant» pour une longue promenade en mer. Le lendemain il «passe son temps sur les remparts de Saint-Malo à considérer la marée montante qui quelquefois, à ce qu'on dit, s'élève jusqu'à quarante pieds»<sup>22</sup>. Il reverra la mer en quittant la Bretagne sur la route de Dol à Pontorson avec dans le lointain la vue du Mont-Saint-Michel<sup>23</sup>.

## Les habitants

Si la vision du paysage breton que donne Stendhal dans les *Mémoires d'un touriste* n'est que partielle, elle a toutes les caractéristiques d'une observation personnelle. Il n'en va pas de même en ce qui concerne l'image

<sup>17</sup> *Ibidem.*, p. 283.

<sup>18</sup> *Ibidem.*, p. 284-285.

<sup>19</sup> *Ibidem.*, p. 306.

<sup>20</sup> *Ibidem.*, p. 321.

<sup>21</sup> *Ibidem.*, p. 322.

<sup>22</sup> *Ibidem.*, p. 324.

<sup>23</sup> *Ibidem.*, p. 327.

des habitants qui doit beaucoup à des souvenirs livresques, à des emprunts parfaitement identifiés, à ce qu'on pourrait qualifier de *plagiats*, ou même à des *stéréotypes* véhiculés par les guides de voyage et leurs illustrations. S'il ne semble pas devoir beaucoup à l'*Histoire de Bretagne* de son cousin le comte Pierre Daru dont il avait signalé la parution en 1824<sup>24</sup>, il utilise largement les *Commentaires* de César qu'il dit avoir achetés au début de son voyage, «César est le seul livre qu'il faille prendre en voyageant en France»<sup>25</sup>. Sa définition du type breton s'inspire à la fois des travaux de Lavater et de Gal sur l'étude de la physionomie comme moyen de connaître les caractères<sup>26</sup> et sur les travaux plus récents de son ami William Edwards, auteur d'une théorie sur les races<sup>27</sup>. C'est ainsi qu'il se livre à de longs développements pour expliquer le tempérament breton à partir des trois races qu'il croit découvrir en Bretagne, les Gaëls qui «occupaient la plus grande partie de la France» et qu'il trouve plus nombreux dans le Morbihan, les Kymris arrivés du Danemark «qui ressemblent à des puritains» et les Ibères, plus gais et plus expansifs qui seraient remontés jusqu'à Brest donc plus nombreux dans le Finistère. Il complète ces considérations sur le type breton par des développements sur la langue bretonne, remarquant que dans les villages du Morbihan tout le monde parle breton, mais que «c'est sur la côte nord, en face du grand océan, de Lannion à Saint-Brieuc que l'on parle le breton le plus pur». S'appuyant sur les travaux des «savants» il explique plus justement que c'est la langue des Gaëls venus d'Asie et qu'elle appartient aux groupes des langues «indo-germaines». Il connaît la parenté du breton avec la langue galloise et signale l'existence de différents dialectes. Il dit même s'être essayé à parler le breton<sup>28</sup>. Il décrit aussi le costume des paysans bretons, intéressé probablement par son caractère exotique et influencé peut-être aussi par les vignettes des journaux de voyages. C'est sur le bateau qui le ramène de Saint-Nazaire à Nantes qu'il remarque pour la première fois «un costume national parmi les paysannes qui étaient aux secondes places. Les paysans sont vêtus de bleu et portent de larges culottes et de grands cheveux coupés en rond à la hauteur de l'oreille, ce qui leur donne un air dévot»<sup>29</sup>. Sur la route de Sainte-Anne d'Auray il observe le costumes des

<sup>24</sup> STENDHAL, «Publications étrangères», *NewMonthly Magazine*, mai 1824, édition de Renée Dénier, Paris-Londres, Stock, 1997, p. 165.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 299.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 95-97 et 298-300. Stendhal signale en note (p. 95) «le lumineux *Essai sur les races d'hommes*, par M. Edwards, membre de l'Institut». Au moment de rédiger les *Mémoires d'un touriste* il l'avait interrogé pour obtenir des précisions sur les races d'hommes en France et le dr Edwards lui avait adressé une longue lettre datée d'octobre 1837 dont le texte est passé dans l'ouvrage en préparation. *Correspondance*, éd. H. Martineau et V. Del Litto, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, 3 tomes, tome III, p. 542-544.

<sup>28</sup> MT, p. 294 et 300-301.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 245.



paysans : «Ils portent des pantalons et des vestes bleues d'une immense largeur, et leurs cheveux blonds pâles sont taillés en couronne à la hauteur du bas de l'oreille»<sup>30</sup>. Rendant compte d'un procès il donne des détails empruntés à la *Gazette des tribunaux* qui décrit le costume de l'accusé «vêtu d'une simple chemise de toile et d'un pantalon de même étoffe» à qui on va rendre ses beaux habits après son acquittement, «le beau *chupen*, l'élégant *bragon-bras* et le large chapeau surmonté d'une belle plume de paon»<sup>31</sup>.

Stendhal n'a pas pu fréquenter suffisamment les Bretons au cours de son voyage de 1837 pour se rendre compte par lui-même de ce qui caractérise le tempérament breton. Ses rencontres sont principalement celles qu'il a faites dans les auberges où il note la simplicité et la gentillesse des servantes. Aussi devra-t-il se contenter de répéter les stéréotypes qui souvent rejoignent ses propres idées préconçues. Une anecdote qu'on lui rapporte lui montre «le caractère franc et loyal des Bretons»<sup>32</sup>. Comme les Vendéens, les Bretons sont pour lui un peuple de gens simples et crédules dont il admire le courage, tout en reconnaissant qu'ils sont dans l'erreur en se laissant mener par leurs prêtres. Ce jugement sur le tempérament breton sera mis en scène dans le passage emprunté à Mérimée consacré à la visite des mégalithes de Carnac dont il attribue la construction au pouvoir de la religion. Il rend d'ailleurs sa démonstration plus explicite en citant les pages que César a consacrées dans la *Guerre des Gaules* au rôle des druides dont l'emprise sur les Gaulois religieux et crédules se poursuit chez les Bretons actuels par l'action des prêtres<sup>33</sup>. Il reprendra le même thème en décrivant le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray<sup>34</sup>, probablement aussi d'après Mérimée, et il reviendra sur le pouvoir des druides en parlant du menhir du Champ-Dolent près de Dol<sup>35</sup>. Et pour souligner le fanatisme et la crédulité des Bretons il cite presque intégralement le texte de la *Gazette des tribunaux* du 2 février 1838 qui rend compte d'un procès en cours d'assises du Finistère. On y jugeait un certain Yves Pennec, habitant d'Ergué-Gabéric, connu comme devin et sorcier qui accusé de vol prétendra avoir trouvé un trésor grâce à une voix qui lui en indiquait l'endroit. Il sera acquitté parce que «le jury probablement ne veut pas que la commune d'Ergué-Gabéric soit privée de son sorcier»<sup>36</sup>. Après avoir rapporté ce procès où apparaît le caractère primitif du tempérament breton, Stendhal corrige cette impression en rappelant les dangers de la mer et le courage des marins bretons : «Comment ne pas croire aux sorciers sur

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 294.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 305.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 315.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 286-293.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 294.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 319.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 301-305.



la côte terrible d'Ouessant à Saint-Malo ? La tempête et les dangers s'y montrent tous les jours et ces marins si braves passent leur vie tête à tête avec leur imagination<sup>37</sup>. Il reviendra sur cette idée à Saint-Malo en observant les enfants qui jouent à la marée montante «avec le flot puissant de la mer<sup>38</sup>... Quelle idée noble et courageuse je me faisais de Saint-Malo d'après ses hardis corsaires ! Bravoure des jeunes enfants bretons de la côte de Morlaix qui se cachent à bord des navires qui partent pour la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve... On pourrait lever ici une garde impériale de marins. Du temps de l'Empire les corsaires bretons attendaient pour sortir quelque tempête qui ne permit pas aux vaisseaux du blocus anglais de se tenir près de leurs rochers de granit noir. Quelle différence pour Napoléon si, au lieu de faire des flottes il eût équipé mille corsaires ? Que n'eût-il pas fait avec des Bretons !»<sup>39</sup> L'admiration de Stendhal pour le courage des marins bretons rejoint celle qu'il éprouve pour les combattants vendéens. Il retrouve chez ces deux peuples simples et crédules une qualité qu'il place au-dessus de toutes les autres, l'énergie qui caractérise le peuple italien. Curieusement s'il a beaucoup parlé des guerres de Vendée à l'occasion de son séjour à Nantes, il ne parle pas des combats de la Contre-Révolution en Bretagne, se contentant de mentionner l'expédition de Quiberon<sup>40</sup>.

### La Bretagne comme source d'inspiration littéraire

L'image de la Bretagne et des Bretons que Stendhal donne dans les pages des *Mémoires d'un touriste* consacrées au voyage en Bretagne intérieure entre Nantes et Dol n'a que rarement l'accent de l'observation directe. Stendhal se contente le plus souvent de rapporter des idées préconçues ou des stéréotypes. Il ne se donne même pas la peine de structurer ses citations d'une manière cohérente, ni même de les transcrire fidèlement. On a l'impression que ces pages ont été rédigées à la hâte. On n'y retrouve pas le bonheur d'écriture sensible dans celles qu'il a consacrées à Nantes qui rappellent les plus belles pages des journaux de voyage en Italie. Et pourtant en les relisant attentivement on peut se demander si leur véritable intérêt n'est pas d'abord d'ordre littéraire, dans une manière nouvelle d'observer et de décrire le paysage breton. Ses descriptions sont composées comme des tableaux où il évoque les formes et les couleurs en donnant aussi parfois l'impression du mouvement. Il essaie en même temps de faire ressentir les états d'âme suggérés par les paysages, particulièrement par les paysages sombres, tristes et

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 305.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 324-325

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 323.

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 286.

inquiétants. À ce sujet on pourrait parler d'un certain romantisme ou plutôt d'un certain *romanticisme*, terme par lequel il a désigné le mouvement à son origine<sup>41</sup>. Mais il serait inutile d'évoquer ici l'influence de Chateaubriand dont il détestait le style et qu'il cite deux fois à propos de Combourg et de Saint-Malo. C'est plutôt celle de Walter Scott qu'il revendique à propos des descriptions. Pour faire comprendre ce qu'il ressent devant un beau paysage il se sert souvent d'une comparaison musicale : «J'aime les beaux paysages ; ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore ; ils créent des sensations folles ; ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable»<sup>42</sup>. Ses sensations au passage de la Vilaine sont très vives : «Je n'avais pas fait deux cents pas que j'ai été surpris par une des scènes les plus belles que j'aie jamais rencontrées. La route descend tout à coup dans une vallée sauvage et désolée ; au fond de cette vallée étroite et qui semble à cent lieues de la mer la Vilaine était refoulée rapidement par la marée montante. Le spectacle de cette force irrésistible, la mer envahissant jusqu'aux bords cette étroite vallée, joint à l'apparence des rochers nus qui la bornent et du peu que je voyais encore de la plaine, m'a jeté dans une rêverie animée... Bientôt les plus belles descriptions de Walter Scott me sont revenues à la mémoire. J'en jouissais avec délices. La misère même du pays contribuait à l'émotion qu'il donnait, je dirais même sa laideur ; si le paysage eût été plus beau, il eût été moins terrible, une partie de l'âme eût été occupée à sentir sa beauté»<sup>43</sup>. Le lendemain entre Vannes et Auray il note : «Un grand vent emportait de gros nuages courant fort bas dans un ciel profondément obscurci ; une pluie froide venait par rafales et arrêtaient presque les chevaux... De temps à autre j'apercevais un rivage désolé ; une mer grise brisait au loin sur de grands bancs de sable, image de la misère et du danger»<sup>44</sup>. Même impression en se promenant sur les remparts de Saint-Malo : «Je me suis arrêté souvent pour considérer soit les îlots noirs et déchirés par les vagues qui défendent Saint-Malo contre les vagues de la grande mer, soit la colline couverte d'arbres qui, à droite du golfe de Saint-Servan, s'avance fort dans la mer»<sup>45</sup>, paysage qu'il découvre aussi à marée basse entre Dol et Saint-Malo : «De toutes parts nous apercevions des îlots déchiquetés de granit noirâtre sortant des eaux»<sup>46</sup>. Mais en contraste on distingue dans le lointain le spectacle lumineux et coloré du Mont-Saint-Michel : «On aperçoit à distance sur la droite et par-dessus les vagues un peu agitées le Mont-Saint-Michel. Il était éclairé par le soleil couchant et paraiss-

<sup>41</sup> STENDHAL, *Racine et Shakspeare*, 1823 et 1825.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 50.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 281-282.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 282.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 322.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 322.

sait d'un beau rouge ; nous, nous étions un peu dans la brume. Le Mont-Saint-Michel sortait des flots comme une île, il présentait la forme d'une pyramide ; c'était un triangle équilatéral d'un rouge de plus en plus brillant et tirant sur le rose qui se détachait sur un fond gris»<sup>47</sup>. Certains paysages bretons lui donnent ainsi l'impression du sublime que lui faisait éprouver la peinture italienne. On imagine avec regret la description pittoresque de la Bretagne que Stendhal aurait pu laisser s'il avait pris le temps de la parcourir sans idée préconçue et surtout s'il n'en avait pas négligé la plus grande partie des côtes et des ports. Il n'en reste pas moins que sa vision de la Bretagne et la manière de la décrire représentent une nouveauté dans notre littérature puisqu'elle s'inscrit dans un mouvement qui s'intéresse à une forme d'exotisme provincial et qui recherche le pittoresque dans les descriptions.

## Conclusion

La relation de son voyage en Bretagne de 1837 que Stendhal a laissée dans les *Mémoires d'un touriste* n'est pas à la hauteur de ce que l'on pouvait attendre de ce grand écrivain alors reconnu. Cela tient sans doute aux stéréotypes qui avaient cours alors sur la province française et tout particulièrement sur la Bretagne considérée comme la province la plus reculée ou la mieux préservée. Mais nous savons que Stendhal ne se laisse pas facilement influencer par les idées reçues. Ce sont plutôt ses propres préjugés qui le guident. Il a toujours reconnu ses préventions à l'égard du peuple et des paysans malgré son adhésion de toujours aux idéaux de la Révolution. Et il porte à l'esprit deux modèles auxquels il ne peut s'empêcher de comparer les régions qu'il visite, le modèle parisien, qui représente pour lui la modernité, la sociabilité, le théâtre et la musique, et le modèle italien, c'est-à-dire le naturel et l'énergie, la peinture, la musique et l'amour<sup>48</sup>. C'est pourquoi la ville de Nantes l'a immédiatement séduit, tandis que la Bretagne de l'intérieur et des côtes qui ne lui présentait que l'énergie des paysans révoltés et le courage des marins pêcheurs et des corsaires lui a vite paru sans grand intérêt. Il y découvre toutefois des paysages qui lui rappellent ceux du Dauphiné, de la Savoie et de l'Italie et qui peuvent lui faire éprouver les mêmes émotions musicales et lui inspirer quelques pages réussies.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 321.

<sup>48</sup> Stendhal, *Paris et le mirage italien*, Actes du colloque pour le cent cinquantième anniversaire de la mort de Stendhal, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 21-22 mars 1992. et notre contribution «Stendhal, touriste en France. Un parisien qui rêve de l'Italie. L'exemple de Nantes».



Et puisque nous sommes à Clisson, à la limite méridionale de l'ancienne province de Bretagne, dans la région des marches communes de Bretagne et de Poitou, je voudrais répondre en terminant à une question qui vient à l'esprit : «Stendhal est-il venu à Clisson ?» Dans les *Mémoires d'un touriste* il déclare à la fin de son séjour à Nantes : «Je n'ai pas eu le temps d'aller à Clisson, dont bien me fâche ; on m'assure que le site est charmant. M. Cacault, ancien ministre de Florence à Rome, s'y était retiré ; et, d'après ses conseils, la ville, plusieurs fois brûlée dans le cours des guerres civiles, a été rebâtie en briques et un peu dans le goût italien»<sup>49</sup>. Nous savons d'après ses notes personnelles qu'au cours de son second voyage en Bretagne en 1838 il a pu réaliser son souhait et qu'il est venu à Clisson le 17 octobre, mais il ne nous a laissé aucun renseignement sur ce voyage, sur ce qu'il a visité et sur les personnes qu'il a pu rencontrer.

Alain CHANTREAU

#### RÉSUMÉ

Stendhal a visité la Bretagne en juin 1837. Arrivé à Nantes par la Loire il est resté une semaine dans cette ville puis il a parcouru la Bretagne en diligence par Vannes, Auray, Lorient, Dol, Saint-Malo et peut-être Rennes. Il a rendu compte de son voyage dans les *Mémoires d'un touriste* publiés en 1838 où après de longs développements consacrés à son séjour à Nantes, il passe plus rapidement sur le reste de la Bretagne, suppléant à l'insuffisance de sa documentation par de larges emprunts à des journaux de voyage, notamment à celui de son ami Mérimée. Il est revenu en Bretagne en octobre 1838, mais sans nous en laisser de relation. Nous savons seulement qu'il est allé à Clisson qu'il n'avait pu visiter l'année précédente.

Il nous a donné de belles descriptions du paysage breton, mais sur les Bretons eux-mêmes il se contente souvent de répéter des stéréotypes, de reproduire ses sources ou de suivre ses idées préconçues. Il disserte sur les types et les races qu'il croit découvrir en Bretagne et sur la langue bretonne. Pour lui les Bretons sont des gens simples et crédules, se laissant guider par leurs prêtres, comme leurs ancêtres par les druides. Mais il leur reconnaît une qualité qu'il apprécie par-dessus tout, le courage, l'énergie, dont ont fait preuve les combattants et les marins bretons.

<sup>49</sup> MT, p. 281.